

Max de Diesbach

Autor(en): **Ducrest, Fr.**

Objektyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Annales fribourgeoises**

Band (Jahr): **4 (1916)**

Heft 3-4

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



M. MAX DE DIESBACH
1851—1916

ANNALES FRIBOURGEOISES

REVUE FRIBOURGEOISE D'HISTOIRE, D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE

PUBLIÉE

SOUS LES AUSPICES DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE
DU CANTON DE FRIBOURG

ET DE LA SOCIÉTÉ FRIBOURGEOISE DES AMIS DES BEAUX-ARTS

Direction : F. DUCREST, directeur.

IV^{me} Année

Nos 3 et 4

Mai-Août 1916



MAX DE DIESBACH,

par FR. DUCREST.

Dans le dernier numéro des *Annales*, nous avons le regret d'annoncer la mort de M. Max de Diesbach, président de la Société d'histoire du canton de Fribourg et directeur de la Bibliothèque cantonale et universitaire, et nous nous proposons de publier dans une prochaine livraison sa biographie détaillée. Lors de sa dernière réunion, le 18 mai, la Société d'histoire a décidé que cette biographie serait publiée, avec la bibliographie, non dans les *Annales*, mais dans le prochain fascicule des *Archives*. Nous n'avons qu'à nous incliner devant cette détermination. Cependant nous tenons à esquisser ici à grands traits la carrière si bien remplie de cet homme universellement aimé et regretté, qui tient une place prééminente parmi les défunts historiens fribourgeois.

La famille de Diesbach est l'une des plus illustres et des plus anciennes de la Suisse ; un Bertolf de Diesbach (*Tiecenbach*) est déjà cité dans un document de l'an 1156. D'origine bernoise, une branche vint s'établir à Fribourg après la Réforme. Le bisaïeul de M. Max, le baron Jean-Joseph-Georges de Diesbach († 1772), seigneur de Tornay, Mézières et Chamblon, avait hérité de son cousin, le général Frédéric de Diesbach, gouverneur de Syracuse, le titre de comte du Saint-Empire qui avait été décerné à ce dernier le 7 avril 1718 par l'empereur d'Allemagne Charles VI, et celui de prince du royaume de Sicile (principauté de Sainte-Agathe), accordé par le

même souverain le 9 mai 1722 ; ces titres furent confirmés en 1765 par l'empereur Joseph II. M. Max de Diesbach était, paraît-il, le seul Suisse laïc qui eût le droit de porter dans ses armes la couronne de prince.

Son arrière-grand-père, Jean-Pierre-Antoine (1744-1824) avait été colonel d'un régiment suisse au service de France et chevalier de St-Louis ; il avait un frère, François, auteur de mémoires d'un grand intérêt historique, et un autre frère, massacré aux Tuileries le 10 août 1792. Son grand-père, Joseph de Diesbach, fut à trois reprises avoyer de Fribourg, dignité qu'avaient revêtue déjà deux de ses ancêtres, et joua un rôle des plus en vue dans la politique fribourgeoise, surtout en 1830, lors de la *guerre des bâtons* ; son frère François fut pendant de longues années chambellan du roi de Bavière. Son père Henri (1818-1867) avait été officier dans la cavalerie autrichienne et fit partie en 1847 de l'état-major du général sonderbundien de Salis-Soglio ; il publia à Zurich, en 1849, la célèbre chronique de Jean Lenz relative aux guerres de Souabe ; sa mère, M^{lle} Louise de Castella, était la fille d'un chirurgien distingué, le Dr Castella de Bulle, qui fut de longues années directeur de l'hôpital Pournatalès et l'un des fondateurs de la Société helvétique des sciences naturelles de Neuchâtel. Par sa mère, femme d'élite, d'une grande bonté et d'une rare distinction, notre ancien président était le neveu de M. Hubert Charles, de Riaz ; il eut l'occasion de défendre à plusieurs reprises les principes politiques de son oncle.

Né lui-même le 30 mai 1851 au château de Courgevau construit en 1688, ancienne propriété de la famille de Praroman et du prince Frédéric de Diesbach, il fit de 1863 à 1865 les deux premières classes du collège St-Michel, eut parmi ses précepteurs le poète Ignace Baron et le futur chanoine Tschopp, passa ensuite quelques années au collège des Jésuites de Feldkirch et fréquenta pendant l'hiver 1869 à 1870 le collège de St-Clément, à Metz, dirigé aussi par les Jésuites. Il suivit ensuite quelque temps les cours de notre ancienne Ecole de droit, puis partit pour l'Allemagne où il passa une année à l'Université de Fribourg en Brisgau et six mois à Leipzig ; il acheva ses études juridiques à Paris. Rentré à Fribourg en 1874, il ne tarda pas à entrer dans l'administration cantonale, d'abord pendant quelques mois dans les bureaux de la Direction de l'Intérieur et ensuite aux Travaux Publics. Le 22 mai 1875, il épousait M^{lle} Mathilde Von der Weid, arrière-petite-fille du landamann d'Affry, femme

d'un grand dévouement et mère exemplaire qui devait lui donner trois enfants et lui faire partager pendant plus de quarante ans le bonheur de la plus agréable vie de famille.

Après avoir été préfet de la Glâne, du 26 mars 1878 au 8 mai 1883, M. Max de Diesbach, en quittant Romont, abandonna pendant plusieurs années la vie politique, qui venait de prendre une nouvelle orientation, et se consacra dès lors tout entier aux études historiques. Aux élections générales pour le renouvellement du Grand Conseil, le 6 décembre 1891, et le 6 décembre 1896, il faillit être nommé député ; mais l'ardeur avec laquelle il soutint certains principes de la minorité libérale lui aliéna les suffrages d'une partie des électeurs singinois ; ceux qui l'avaient porté aux urnes avaient voulu rendre hommage à ses talents et à ses mérites, et avaient lancé sa candidature surtout parce que, pour cultiver ses vastes domaines, il ne voulait jamais prendre de fermiers bernois. Nommé le 2 mai 1897, lors d'une élection partielle, il représenta depuis lors toujours avec fermeté jusqu'à sa mort les intérêts de son district au sein de l'autorité législative, qu'il présida même plus tard trois fois, en 1905, 1910 et 1914.

Mais il était encore *ad majora natus*. Le 17 mai 1907, les électeurs du XXII^e arrondissement le choisirent comme député au Conseil national. Il ne tarda pas à s'y acquérir de précieuses sympathies et une réelle popularité, tout en y défendant avec fermeté et pondération les intérêts de son canton, et en s'y montrant à la fois attaché fermement aux traditions du passé, mais aussi ami du progrès et l'esprit ouvert aux besoins des temps nouveaux. Le 26 novembre 1912, le Grand Conseil le nommait Conseiller d'Etat, mais il crut devoir refuser, surtout pour des raisons de santé, les honneurs qu'on lui décernait, et sa démission fut acceptée, à regret. Le descendant et l'héritier de trois des plus distingués anciens avoyers de Fribourg préféra continuer à se vouer à ses études d'histoire et à la direction de la Bibliothèque cantonale, à laquelle il avait été appelé en août 1905, après la mort de M. le Dr Charles Holder. C'est à lui qu'incomba, en grande partie, la responsabilité de la construction du nouveau bâtiment de la Bibliothèque en 1908-1909 ; il se montra à la fois soucieux d'introduire dans les vastes locaux de ce nouveau « palais des livres » qui est son œuvre, les derniers perfectionnements de la technique moderne, et d'éviter à l'Etat de trop grands frais.

Dans la carrière militaire, il monta assez rapidement en grade ; ancien sous-lieutenant de chasseurs en 1876, il devint en 1883 major du bataillon 14 et en 1887 major du bataillon 17 de landwehr, puis en 1895 lieutenant-colonel commandant du régiment 5 jusqu'en 1898 et du régiment 45 jusqu'en 1902. Le 14 février 1902, il fut nommé colonel commandant l'arrondissement territorial II. Mis à disposition en 1912, il est en 1913, président de la Société suisse des officiers ; il organise et préside cette année-là la fête de cette Société à Fribourg ; il est l'un des promoteurs de la souscription nationale en faveur de l'aviation militaire ; quelques jours après la grande mobilisation générale du mois d'août 1914, il est nommé officier de recrutement dans tout l'arrondissement de la II^e division et fonctionne comme tel pendant plusieurs mois dans le Jura bernois, et les cantons de Soleure, Neuchâtel et Fribourg.

Mais autant la politique avec toutes ses intrigues et ses compromissions attirait peu M. Max de Diesbach, autant l'étude de l'histoire, fribourgeoise surtout, le passionnait. Déjà son père, M. Henri de Diesbach, était un membre fervent de la Société d'histoire ; il y était entré en 1845 et il y était resté fidèle, en assistant très assidûment à ses séances, jusqu'à sa mort en 1867 ; il avait même, nous l'avons dit, publié à Zurich en 1849, la chronique de Jean Lenz sur les guerres de Souabe. Le fils devait hériter des goûts et des traditions du père. Du temps qu'il était préfet de Romont, il s'occupait volontiers de recherches historiques. Il aimait surtout à aller rendre visite à quelques ecclésiastiques du voisinage : M. Nicolet, curé de Mézières, M. Chassot, l'original curé de Villaraboud, et à s'entretenir avec eux, tout en vidant le verre de l'amitié, des hommes et des choses du passé qu'ils connaissaient tous deux mieux que personne ; il aimait à entendre leurs anecdotes et leurs récits savoureux.

A partir du mois de mai 1883 où, refusant une réélection, il quitta la préfecture de la Glâne pour rentrer dans sa tranquille villa de Villars-les-Joncs, il consacra aux recherches et à l'étude de l'histoire le meilleur de son temps ; il était entré dans la Société peu après son retour de Paris, le 28 janvier 1875, le même jour que le pasteur historien Ochsenbein ; le 15 novembre 1883, quelques mois à peine après sa rentrée de la capitale glânoise, il en devint secrétaire à la place de M. Max de Techtermann ; il fut dès lors le collaborateur fidèle et dévoué de son président M. l'abbé Jean Gre-

maud jusqu'au moment où, après la mort de ce dernier, il fut appelé, le 10 juin 1897, à le remplacer lui-même à la présidence qu'il devait conserver jusqu'à sa mort. Après avoir été pendant 14 ans le neuvième secrétaire de la Société, il en fut pendant 19 ans le cinquième président. Il y fit sa première communication le 13 novembre 1884 ; elle avait trait, en premier lieu, à la réconciliation de l'église d'Hauterive, le 12 juin 1447, réconciliation nécessitée par le meurtre que certains Fribourgeois y avaient fait de deux soldats bernois ; en outre, il y exhiba le diplôme de noblesse de la famille Bugniet, délivré à Bâle en 1434, document qui se trouvait dans les archives de la famille d'Affry. Lorsque M. Max de Diesbach prit la présidence de la Société d'histoire, celle-ci comptait 126 membres ; aujourd'hui elle en compte 269, donc plus du double. C'est dire qu'il lui a infusé une nouvelle vie, féconde et pleine de promesses. Pendant ces trente-trois ans d'activité ininterrompue, il est bien rare de trouver une réunion, à part peut-être en 1886 et 1887, où il n'ait assisté et où il n'ait pris la parole pour traiter des sujets plus ou moins étendus. A la simple lecture des procès-verbaux, on voit son nom revenir à chaque instant ; il y fit environ 125 lectures ou communications importantes (le même nombre que M. Gremaud son prédécesseur), sans compter d'autres entretiens, observations ou renseignements plus succincts. Les sujets traités sont presque tous relatifs au canton de Fribourg. Sa bibliographie comprend près de 136 travaux, publiés, sauf deux à part, dans différents périodiques tels que les *Archives* de la Société d'histoire, les *Etrennes fribourgeoises*, le *Fribourg Artistique*, les *Archives héraldiques*, la *Revue militaire*, les *Annales fribourgeoises*, la *Revue de Fribourg*, le *Musée neuchâtelois*, le *Jahrbuch für schweizerische Geschichte*, la *Revue historique vaudoise*, etc. Il a aussi composé pour le *Dictionnaire des artistes suisses* un grand nombre de notices sur nos artistes fribourgeois ; il a fait également pour le *Dictionnaire géographique de la Suisse* la révision et la correction de tous les articles concernant le canton de Fribourg.

Il a travaillé un peu dans tous les domaines des sciences historiques : l'archéologie, l'héraldique, la numismatique, la glyptique, l'histoire de nos vieux châteaux et de leurs seigneurs, celle de nos anciennes chroniques, de nos fêtes et réjouissances publiques, des remparts de nos villes, celle de nos antiques confréries ou corps de métiers et autres diverses sociétés ; il s'est vivement intéressé aussi

à l'histoire de nos régiments suisses au service étranger, ainsi qu'à nos anciens monuments artistiques, stalles d'églises, fontaines sculptées, vitraux, cloches, armes, statues; il a fouillé le passé de plusieurs de nos pittoresques bourgades ou villages rustiques; et il a donné de passionnants récits de bataille. On peut dire qu'aucun sujet ayant trait à l'histoire et à l'art de notre canton ne lui est resté étranger. Doué d'une mémoire merveilleuse,⁴ il agrémentait volontiers la conversation d'une anecdote plaisante ou d'un mot caustique. Il s'occupait cependant moins de l'histoire du moyen-âge que de l'époque moderne. Bien que ses travaux fussent toujours parfaitement documentés, ses goûts le poussaient moins vers l'histoire documentaire. A l'étude paléographique d'un ancien parchemin, il préférait l'utilisation des sources et chroniques déjà publiées. Il dominait toujours parfaitement le sujet traité et ne se perdait jamais dans le détail; il visait toujours à mettre en relief l'ensemble des faits et leur portée générale. En somme il aimait mieux harmoniser qu'approfondir, synthétiser qu'analyser.

Sa biographie du général Charles-Emmanuel Vonderweid, ses études sur les troubles de 1781, 1799 et 1802 dans le canton de Fribourg, son histoire des pèlerins fribourgeois à Jérusalem, son *Regeste*, son travail sur le *Sonderbund, la Suisse et la campagne de 1856*, le dernier qu'il ait composé et qui va paraître prochainement dans l'*Histoire militaire de la Suisse* éditée par le Bureau d'Etat-major fédéral, sont des œuvres d'assez longue haleine, pleines d'érudition et dont on se plaît à reconnaître la valeur. Il a publié aussi un grand nombre de biographies; celle du landamann d'Affry, dans le *Jahrbuch für schweizer. Geschichte*, est l'une des plus importantes, mais ce n'est que l'abrégé d'une autre beaucoup plus complète et plus détaillée, qu'il se disposait à faire paraître un jour et pour laquelle il avait déjà réuni de nombreux matériaux qu'il n'a jamais eu le temps d'exploiter comme il l'aurait désiré.

Monsieur Max de Diesbach était aussi un fervent des beaux-arts. Il avait beaucoup contribué, en 1890, à la fondation du *Fribourg artistique* et cette belle publication le compta jusqu'à la fin parmi ses principaux collaborateurs; il lui fournit en effet près de 76 articles. Il fit partie du comité directeur à partir de 1894 et en rédigea la préface en 1897. Il présida la Société fribourgeoise des amis des beaux-arts depuis 1897 à 1899 et y fit plusieurs conférences très goûtées; n'ayant pas voulu accepter de réélection, il fut remplacé

par M. Romain de Schaller, tout en gardant la vice-présidence jusqu'à sa mort. Même pendant bon nombre d'années sa maison, à la rue de la Préfecture, abrita le local de la Société.

Membre dévoué de la commission du Musée historique cantonal et du Musée Marcello, il fut choisi, en 1901, lorsque fut constituée la grande commission archéologique cantonale, comme président de la sous-commission des monuments et édifices et le resta jusqu'à sa mort. Il eut à s'occuper d'un très grand nombre de constructions et de restaurations et rendit dans ce domaine, avec un absolu désintéressement, d'inappréciables services, plus d'une fois payés d'ingratitude. Ce qu'il a fait, par exemple, pour la conservation et la restauration des remparts de Morat, de ceux de Romont, d'Estavayer, des châteaux de Bulle et de Vaulruz, de l'église et du cloître d'Hauterive, lui méritera l'éternelle reconnaissance des historiens, archéologues et artistes fribourgeois.

Ses conseils et ses lumières furent très appréciés lors de l'aménagement, qui paraissait être un problème insoluble, de la place du Tilleul, à l'aboutissement de la nouvelle route des Alpes, et il contribua beaucoup, à cette occasion, à sauver de la destruction notre vieux tilleul dont l'existence fut un moment sérieusement menacée. Comme président de la Commission chargée par la Confrérie du Saint-Sacrement d'étudier et d'examiner, à partir de 1892, les projets de vitraux de St-Nicolas, il prit résolument parti pour Mehoffer et son œuvre ; grâce à son zèle et à sa ténacité, notre antique collégiale a été dotée de ces magnifiques verrières qui en font l'un de ses ornements les plus réputés.

Il fit partie, pendant plus de dix ans, de la Commission fédérale pour la conservation des monuments historiques et du comité de la Société suisse d'histoire. Le 14 décembre 1899, le comité de la Société suisse d'héraldique l'avait aussi admis dans son sein ; il faisait partie aussi de la commission de publication des généalogies des principales familles historiques de la Suisse. Il mit à profit ses hautes influences comme membre du Conseil national pour attirer sur notre canton un peu de la manne fédérale, surtout par des subsides en faveur des longues et coûteuses restaurations dont nous avons parlé. La Société d'histoire et d'archéologie de Genève l'avait nommé, il y a deux ans, membre correspondant ; tout récemment, le 25 janvier 1916, l'Institut national genevois (section des sciences morales et politiques, d'archéologie et d'histoire), lui envoyait aussi le diplôme de membre

correspondant. Il était du comité de l'Association des bibliothécaires suisses. Nous n'en finirions pas si nous voulions nommer toutes les sociétés fribourgeoises ou suisses dont il faisait partie et dont il honorait volontiers les séances de sa présence.

Monsieur Max de Diesbach est resté jusqu'au bout un chrétien à la foi sincère et éclairée ; pendant toute sa maladie, il fit preuve d'une résignation calme et courageuse, qui reflétait parfaitement les sentiments de son âme ; sa fin fut édifiante, comme celle d'un chevalier qui a combattu le bon combat, sans peur de paraître devant son Dieu. Il fut l'un des citoyens qui ont le mieux servi son pays et qui lui ont fait le plus d'honneur ; il fut un patriote qui a aimé passionnément son canton de Fribourg, ses institutions, ses traditions, et son histoire ; le récit des hauts faits de nos aïeux remuait toutes les fibres de son âme. Il laisse le souvenir d'un caractère généreux, foncièrement bon, plein de cette franchise de parole que savait toujours tempérer la courtoisie du gentilhomme, le souvenir d'un esprit affiné, aux connaissances variées, d'un homme de travail et de bon conseil qui tout en patronnant le passé dans tout ce qu'il nous a laissé d'œuvres solides et durables, était ouvert aussi au progrès et aux innovations ; le souvenir d'un cœur d'or, charitable, magnanime, ouvert à tous les besoins, ouvert surtout à ses amis, à ses très nombreux amis, — d'ennemis, il n'en avait point !

Sa perte a été très douloureusement ressentie dans tout Fribourg, même dans la Suisse entière, surtout parmi ses nombreux et fidèles amis de Berne, et dans la Suisse romande, où il était universellement connu et estimé ; immense est le vide qu'il laisse dans la Société d'histoire à laquelle il avait voué pendant plus de trente ans le meilleur de son temps et de son cœur. Et les *Annales* ! Il avait été dès le premier jour leur soutien et un de leurs meilleurs collaborateurs. Il leur avait donné plusieurs articles très appréciés, dont le dernier, relatif à la Garde d'Etat, est resté inachevé. La colonne est tombée, la plume est brisée, le cœur a cessé de battre, mais son souvenir restera. Et pour le perpétuer, les *Annales* continueront à publier de temps à autre quelques-uns des nombreux travaux manuscrits qu'il a laissés. Il continuera ainsi à vivre au milieu de ceux que sa mort a plongés dans les larmes et que son départ si prompt, si inattendu, laisse inconsolables.

* * *

Au commencement de la séance du 18 mai dernier, M. l'archiviste *Tobie de Raemy*, vice-président de la Société d'histoire, adressait à l'assemblée les paroles suivantes :

Messieurs,

Je ne puis ouvrir la séance de ce jour sans vous dire un mot du très regretté Président que la mort nous a ravi le 8 mars dernier. N'attendez de moi ni un discours funèbre, ni une notice biographique. M. le Secrétaire vous donnera tout à l'heure un aperçu des plus complets et des plus documentés sur la vie et l'activité de M. Max de Diesbach.

C'est le 24 février 1916 que M. de Diesbach a présidé pour la dernière fois la réunion mensuelle des membres de notre société. Nous étions tous heureux de son retour au milieu de nous, et les mains se tendaient franches et cordiales, exprimant dans leur étreinte notre attachement, notre joie et nos meilleurs vœux. A le revoir si bien remis, nous semblait-il, à le voir si content, à l'entendre présider notre séance avec son entrain, sa belle humeur et sa verve ordinaires, pouvions-nous nous douter, Messieurs, que ces poignées de mains étaient les dernières que la plupart d'entre nous échangeaient avec lui ?

Hélas ! treize jours après, la mort l'enlevait à notre affection, à sa chère bibliothèque, à ses travaux favoris, à ses études projetées...

Le chrétien, le magistrat, l'homme politique, le travailleur infatigable que fut Max de Diesbach, d'autres l'ont dit. Ce qu'il fut pour la Société d'histoire et ce que la Société d'histoire fut pour lui, M. Ducrest vous le dira mieux que moi. Je tiens cependant à vous citer un témoignage qui émane de sa propre famille, de ceux qu'il a le plus aimés et qui le connaissaient si bien. Le 20 mars, Mesdames Mathilde et Hélène de Diesbach écrivant à la Société d'histoire pour la remercier de sa sympathie et de la couronne qu'elle avait fait déposer sur le cercueil de son président, ajoutent : « Nous n'avons pas besoin de rappeler ici le dévouement que Monsieur de Diesbach a toujours montré envers la Société d'histoire qu'il aimait tout particulièrement et qu'il a encore présidée avec tant de plaisir le 24 février. Il se réjouissait de voir la jeunesse entrer dans les rangs de cette société et s'intéresser à l'histoire de la Suisse et de notre canton.

« L'histoire a donné à celui que nous pleurons les meilleures joies de son âge mûr où il consacra tous ses loisirs à l'étude et au travail assidu des questions historiques. Bien des sujets sollicitaient encore son attention et bien des projets sont demeurés, hélas ! inachevés.

« Ceux qui viendront après lui continueront son œuvre et, nous en sommes certains, garderont son souvenir. »

Oui, Messieurs, nous garderons fidèlement le souvenir de Max de Diesbach ! nous garderons le souvenir de sa vie droite et laborieuse, qui nous servira de modèle. Nous garderons le souvenir de sa bonté, de son extrême bienveillance qui le portaient à encourager toutes les bonnes volontés, à ne rebuter aucun commençant, à accueillir tout le monde. Nous garderons le souvenir de l'obligeance qu'il mettait à renseigner les travailleurs sur les questions qui les intéressaient. En effet, Messieurs, si, au cours de ses propres travaux, dans ses notes, dans ses archives de famille, dans ses livres ou dans ses lectures, il rencontrait une indication qu'il savait devoir être utile à quelqu'un, bien vite un petit mot de son écriture fine, régulière et lisible allait renseigner l'intéressé.

Nous garderons le souvenir de ces courses historiques qu'il avait organisées pour le lundi de Pâques de chaque année dans le but de répandre le goût de l'histoire et de faire des recrues pour notre Société.

Nous garderons le souvenir de ces dîners de Villars-les-Jonc auxquels il conviait chaque année quelques historiens du pays et de l'étranger. Sa franche cordialité avait bien vite mis tout le monde à l'aise et, avec quel tact il mettait chacun de ses convives en valeur en aiguillant tour à tour la conversation sur les études qui intéressaient spécialement chacun d'eux.

Nous garderons le souvenir de nos sorties d'été qu'il savait rendre si attrayantes ; nous garderons le souvenir de nos séances ordinaires dans lesquelles il avait presque toujours un travail à présenter. Nous garderons en particulier le souvenir de la séance du 24 février 1916, et, à ce propos, je suis sûr d'être l'interprète de la Société en exprimant ici les meilleurs remerciements à M^r Joye pour la charmante et délicieuse surprise qu'il nous avait ménagée ce jour là, je le remercie surtout parce qu'il a procuré à notre Président la dernière joie qu'il ait éprouvée au milieu de nous. Je vous remercie aussi, Messieurs, d'être venus si nombreux à cette dernière

séance du 24 février, parce que notre Président aura emporté l'assurance que sa chère Société d'histoire était vivante et bien vivante.

Nous garderons enfin un souvenir reconnaissant à Max de Diesbach pour tout ce qu'il a fait pour le développement et la prospérité de la Société, car qui plus que lui, Messieurs, aima la Société d'histoire et se dévoua pour elle ?

Je vous invite, Messieurs, à bien vouloir vous lever en signe de deuil, de respect et de reconnaissance.

La parole est à Monsieur l'abbé Ducrest, notre nouveau Directeur de la bibliothèque cantonale et universitaire. Les sociétés sont comme de grandes familles. Elles ont leurs jours de gloire et leurs jours sombres, leurs moments heureux et leurs moments critiques, elles ont leurs joies et leurs tristesses, leur orgueil et leur fierté. Si nous avons eu la douleur de perdre notre président, nous avons eu une grande joie de voir notre membre le plus méritant appelé à remplacer M. Diesbach à la tête de la Bibliothèque et je me fais l'interprète de tous en lui adressant nos plus chaleureuses félicitations.

Une autre joie et une autre fierté nous sont venues aussi de l'élévation de l'un de nous, de M. Ernest Perrier, à la dignité de Conseiller d'Etat. Nous nous félicitons de la sympathie que nous lui connaissons pour notre Société et nous comptons sur son bienveillant appui.

* * *

Parmi les nombreux témoignages de sympathie reçus à l'occasion de la mort de M. Max de Diesbach, nous tenons à reproduire le suivant, qui nous a particulièrement touchés :

Genève, le 19 mars 1916.

*Monsieur le Vice-Président
de la Société d'histoire du canton de Fribourg,
Fribourg.*

Monsieur le Vice-Président.

C'est avec une vive peine que notre Société a appris le décès du président de la Société d'histoire du canton de Fribourg, Max de Diesbach, et nous prenons à votre deuil une part d'autant plus grande que nous nous étions fait un honneur et

un plaisir, il y a deux ans, de nous agréger M. de Diesbach comme membre correspondant, à l'occasion des fêtes du Centenaire de l'entrée de Genève dans la Confédération. Nous avons tenu à marquer ainsi par un lien tangible les antiques relations de nos deux cantons et, en même temps, les rapports de confraternité scientifique qui unissent nos deux Sociétés. Permettez-moi donc de vous exprimer et de vous prier de transmettre à la Société d'histoire de Fribourg nos sentiments de vive sympathie et nos bien sincères condoléances.

Les relations si agréables que j'ai eu le plaisir d'entretenir, au cours de ces dernières années, avec le regretté défunt, rendent mes regrets personnels particulièrement vifs.

Veillez agréer, Monsieur le Vice-Président, l'expression de mes sentiments distingués.

Le Président de la Société d'histoire de Genève,
FRÉD. GARDY.